10 janvier 2022

Rencontre.

J'arrive devant une zone pavillonnaire à la sortie de Davézieux, la propriété est définie par des hautes haies et des barrières en métal peint. Au sol, du gravier jaune, un portail pour les voitures, des boites au lettres et un digicode. Le portail est ouvert, devant un rond-point réparti le flux des voitures vers chaque maison. Aboiements de chien, un gros berger allemand me guette du haut d'un balcon. Les maisons sont des préfabriqués des années 80, les habitations surplombent les garages. À gauche de la porte de métal, une porte d'entrée avec un interphone. Yvette-Vincent me dit qu'elle descend, derrière les aboiements du chien redouble. La porte s'ouvre sur une femme énergique, cheveux courts, mâchoire carrée, voix forte à l'accent du coin, qui m'invite à entrer. Dans le vestibule devant un grand tapis, je me déchausse puis suis Yvette à l'étage. Derrière la baie vitrée, le chien sur le balcon zieute.

Sur la table du salon, une toile cirée rose, dessus quelques photos, une corbeille de fruits.

La maison sent le vieux bois, les produits d'entretien pour carrelage, le savon de Provence pour les mains. Au sol, du carrelage gris-beige. Les murs sont recouverts de crépi blancs ou de peinture rose fluo assorties au fleurs des coussins tapissés. Des meubles de bois sculpté sont répartis aux quatre coins de la pièce. Les placards vitrés laissent deviner de précieux services de porcelaine.

Yvette me guide vers la table, impatiente. Elle rit. Sur la table, de précieuses photos.

Elle prend la pile de photographies.

Avant, j'ai été à l'école publique. On nous regardait de travers parce qu'on était dans une école laïque, on était peu nombreux à l'école libre. À l'école privée, avec les sœurs rue de la Modure, ce sont les patrons qui investissaient.

Maman avant d'être chez Bobichon, elle était à Saint-Appolinard, chez Gillier. C'est moi qui ai acheté la maison des parents Bobichon. Celle avec la boite au lettre jaune en face de l'usine Perrier. La maison aux volets bleus-gris. À côté, il y avait un magasin de chemises et de lingerie. Plus loin, il y avait le restaurant du Moulin Pinte.

La construction du lavoir, rue Peyronnet, juste en face de Vanel et de chez nous ça nous a sauvé. Avant, pour l'eau, c'était à la rivière, en bas du chemin, au moulin du Mas.

Chez Bobichon, y avait pas de cantine. Chez Gillier, c'étaient des filles de la campagne, de Colombier. Et chez Perrier, c'étaient des filles de Brossin, Saint-Jacques... elles vivaient dans l'usine à la semaine, il y avait une cuisine avec des fourneaux sous les dortoirs.

On feuillette un livre de cartes postales anciennes.

Dans le rue Vieille, Bobichon avait acheté un immeuble pour loger les employés.

Yvette-Vincent se masse la nuque. Grimace.

Elle se lève. Touche sa minerve. On change de pièce. La cuisine à des papiers peints jaunes, des crédences ocres, et des placards de bois clair sculpté. Le soleil baisse. Par la fenêtre on voit la départementale, le flux de voiture s'intensifie avec la sortie du travail, un ronron continue s'élève du paysage.

Une autre anecdote, je suis la première sur le registre de la maternité de Saint-Julien, le 9 janvier, elle venait d'ouvrir. Et ce qui est amusant c'est que je vais y mourir aussi! Puisque maintenant, il y a la maison de retraite. Comme on dit « où je serai née je vais mourir ».

À la pharmacie, à l'époque c'étaient les sœurs, mais il y avait que 2-3 flacons de tisane, et on se soignait avec ça. Quand Mr Delforge est arrivé ça a changé, il avait fait des études, sa pharmacie avait de vrais médicaments. Il a une rue à son nom, il l'a bien mérité.

Autrement, à Saint-Julien, il y avait pleins de corps de métiers qui dépendaient des usines. Il y avait des cafés, un hôtel, une banque, plusieurs boucheries-charcuterie, une mercerie, un plombier, un menuisier, un tailleur, une modiste, des boulangerie-patisseries, des restaurants, un tabac, des épiceries, un maréchal ferrand, un bijoutier, un teinturier, un salon de coiffure, un garage puis une station service... Y a même une époque où y a eu un charon. Et puis, aux alentours, y avait la laiterie et des fermes. Ça en faisait du monde!

Dans les rues, il y avait pleins de petits ateliers particuliers qui travaillaient pour la Coopérative de la Soie. La coopérative était située rue Peyronnet, en face de l'usine Perrier.

Yvette finit son thé, s'éclipse quelques instants. Revient les mains pleines de tissus qu'elle pose à côté de la théière. D'une main, elle pince une couleur et extrait un carré de soie. Elle fait voleter le tissu satiné pour le défroisser. La transparence de la mousseline laisse apparaître ses doigts grossis par le travail.

Avant qu'ils construisent le lavoir... celui où ils ont mis le métier, j'avais un élevage d'escargots. Ma mère me l'avait fait mettre là parce qu'il fallait pas d'escargots au jardin vous comprenez. Alors de l'autre côté de la route, derrière un coin de mur, j'avais fait une petite cabane en moellons pour faire nicher mes escargots. Mais ça n'a jamais marché! J'allais en chercher d'autres au Moulin du Mas.

- elle éclate de rire -

À l'époque, il y avait que les patrons, les gens très aisés, qui avaient une quinze, une voiture à traction. Nous, on prenait les cars Vanel ou Mathevet. Une fois, le patron nous a emmené en voiture à Lyon avec ma mère. C'était un privilège. Sinon, tout le monde on prenait les cars. Il y avait les bus Vanel, rue Peyronnet



Januis 5.29 Rathevet, à côté de l'église, Mathevet il faisait épicerie aussi. Premier appel téléphonique avec Yvette. Quelques sonnerie, puis une voix hésitante décroche.

Il y avait aussi une laiterie à Saint-Julien. Quand on pense que dans la rue Neuve, tout le long il y avait on perte avait un perit atelier qui elle louait rue pevronnet au des magasins : la biputerie, la biputerie, la biputerie, la biputerie, la biputerie, la biputerie de la companie elle pevronnet au de la companie de la companie elle province de la companie de

Algorifanui, les usines toutes démontées, je trouve ça dommage. Elles finissent toutes par brûler, comme l'usine Blanc. Les grandes familles sont toutes des déplumés, personne n'entretient les bâtiments... j'ai Les chiere pleste genécie mais çaêtan (aligne mayaqtil était à la tetie បក ទាល់ខេត្ត ពាល់ខេត្ត ខេត្ត ខែមាន់ ខ្លាំង នេះ ប្រជាព្ធិន ពេល់ខេត្ត ខេត្ត ខេ

La campagne c'est pas comme la ville, on a rien. Enfin on a de l'air... Sur la table du salon, une toile cirée rose, dessus quelques photos, une corbeille de fruits.

La maison sent le vieux bois, les produits d'entretien pour carrelage, le savon de Provence pour les mains. Au sol, du carrelage gris-beige. Les Yribres និក្សាក្រមួយ ប្រជាពល់ មានមនុស្ស មួយ ប្រជាពល់ ប

En dir d'estit giant positionne bost unique la me ail y a peut mêtre les sons aprenduissent. La vitesse m'aspire puis me rejette, je recule un peu. Hors du cercle de lumière de mon projecteur, l'ombre me fait disparaître. En face de moi, les dernières lumières the solid disparaître. En face de moi, les dernières lumières the solid disparaître se l'éstrés et de l'éstre l'éstrés et de l'éstre les dernières le paysage. Peu à peu, le trafic se réduit. Bientôt, une voiture passe toutes les cinq minutes. Personne ne s'arrête, les graviers pris entre les entre les après procégnations de mes pieds. J'attends... puis j'appelle Pierre.

À l'usine, lors de la visite des coupes, on fait l'épincetage, pour voir s'il y a pas de défauts. Si il y a des fils on coupe pour rendre net.

On feuillette un livre de cartes postales anciennes.

C'était la tâche la plus simple, faire des canettes. Une ouvrière me montrait comment faire et je reproduisais le geste. Les canetières récentes, elles ont un piston pour s'arrêter toutes seules, et elles se chargent toutes seules. Alors qu'avant, quand il y avait trop de fil ça sautait! Il fallait toujours surveiller. Et puis, quinze jours après, on vous montait aux métiers. On devait être 35-40 ouvrières.

Pour le tordage, on raccordait la nouvelle chaine avec le nouveau remettage. Dans les fils, il y a une torsion. Certains ont une torsion à droite, et d'autres à gauche, ça c'est le moulinier qui décide. Alors il fallait bien que le fil de l'arrière corresponde avec le fil de devant. Fallait pas faire une torsion à droite sur une torsion à gauche. On coupait l'ancienne chaine. De devant on avait le fil qui arrivait de la remisse et de derrière le fil de la nouvelle chaine sur l'ensouple. Il fallait prendre le coup de main, dans un pot ses deux doigts pour les graisser, on y mettait de l'huile, des fois on prenait la burette du gareur des fois. Je ne me suis jamais rappelée si c'était du Blanc de Troie ou du Blanc d'Espagne. Ça faisait un corps gras qui collait les fils entre eux. On tordait. Les fils de la nouvelle chaine étaient noués par paquets à un tissu de jute avec des poignées ou au tissage précédent. On tirait les nouveaux fils à l'avant du métier en les enroulant sur le rouleau avant. La nouvelle chaine passait dans les cavaliers du casse-chaine, puis dans les lisses des cadres et du peigne. Y avait un volant sur le support du rouleau pour gérer la tension des fils et la vitesse d'enroulement.

Il fallait bien tordre, parce que, des fois, les fils se coupaient au passage des cavaliers et des lisses. L'œillet des lisses pouvait être affuté par le frottement du fil. Après, le fil doit encore passer entre les dents du peigne. Il y a un cavalier par fil, on les piquait avant de faire la tension de la chaine. Les cavaliers étaient sur une barre transversale à la chaine. Si un fil casse, le cavalier tombe, et arrête le métier. C'est le principe du casse-chaine. Certains métiers n'en avaient pas, comme ceux pour la soie des foulards, les 13/15... il fallait toujours surveiller qu'aucun fil ne se casse. Il ne s'agissait pas de tisser avec un fil manquant, toute la coupe aurait eu un défaut. 13/15 c'est la grosseur du fil de soie, en denier. Un denier ça correspond à un gramme pour 9000 mètres. Chaque tissu a son fil et son métier. Par exemple, les écharpes étaient souvent tissées avec du 20/22, comme c'était un fil très fin, fragile, il ne fallait pas de métiers trop rapides.

Mon père était main-d'œuvre, il savait un peu tout faire, la menuiserie, le jardin... ma mère l'avait fait embaucher. Il cirait aussi bien les planchers du patron – qui sont les miens maintenant, il refaisait le paillage des coussins, il essuyait les métiers pleins de poussières... La soie fait beaucoup de poussière.

